Document généré le 19 avr. 2025 09:22

Cap-aux-Diamants
La revue d'histoire du Québec

Petit abécédaire paysager

Andrée Héroux

Numéro hors-série, 2004

Québec : oeuvre du temps, oeuvre des gens

URI : https://id.erudit.org/iderudit/7630ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)
1923-0923 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Héroux, A. (2004). Petit abécédaire paysager. *Cap-aux-Diamants*, 68–73.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

PETIT ABÉCÉDAIRE PAYSAGER

PAR ANDRÉE HÉROUX

Lorsqu'il pénètre pour la première fois dans la rade de Québec, en 1535, Jacques Cartier décrit avec enthousiasme le paysage qui s'offre à sa vue. Le havre de la rivière Saint-Charles, où il ancre ses navires, lui semble des plus sécuritaires et les environs, tout complantés d'arbres magnifiques, lui rappellent les belles forêts françaises. Lui qui rêve de trouver le passage de Cathay, d'enrichir le royaume de France de cargaisons d'or et de diamants s'extasie, quelques années plus tard, devant la falaise rutilante du cap Rouge. C'est donc à un avenir plein de promesses que nous convient ces premières images de Québec.

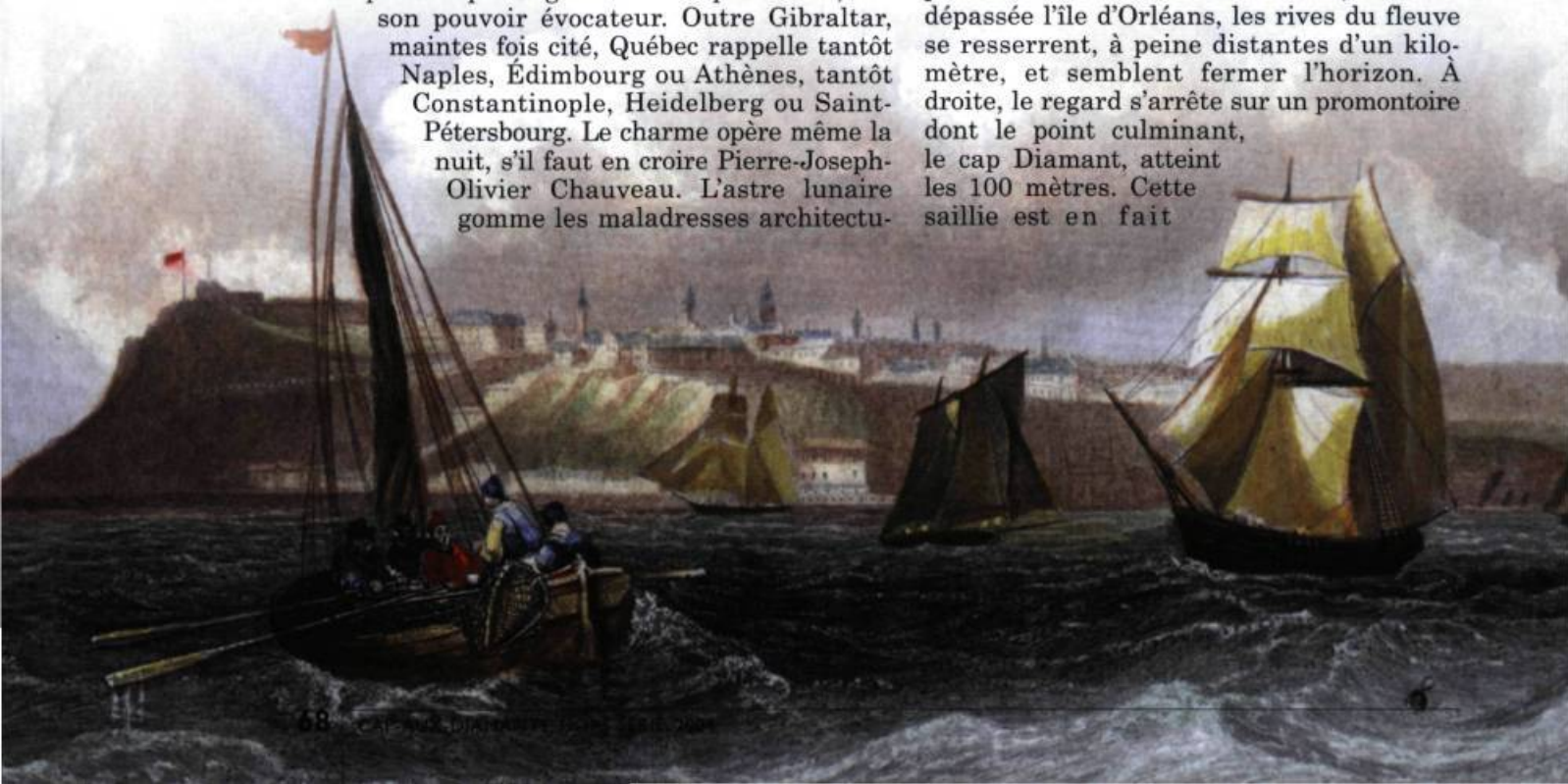
LES BELLES IMAGES

L'or et les pierres précieuses sont illusions, mais peu importe. La nature a tellement bien fait ici qu'administrateurs coloniaux, voyageurs, gens de lettres et promoteurs de tout acabit continuent, de siècle en siècle, à magnifier le site. Pehr Kalm, en visite, à la fin des années 1740, traduit l'opinion des hommes de guerre du Régime français lorsqu'il vante les avantages stratégiques du promontoire. À l'heure du romantisme, les écrits du XIX[e] siècle insistent plutôt sur le caractère pittoresque et grandiose du panorama, sur son pouvoir évocateur. Outre Gibraltar, maintes fois cité, Québec rappelle tantôt Naples, Édimbourg ou Athènes, tantôt Constantinople, Heidelberg ou Saint-Pétersbourg. Le charme opère même la nuit, s'il faut en croire Pierre-Joseph-Olivier Chauveau. L'astre lunaire gomme les maladresses architecturales et transforme toits, tours et clochers en palais des mille et une nuits.

Le passage du temps ajoute sa patine. Toujours sensibles aux attraits du paysage, les auteurs contemporains mettent de l'avant l'historicité du lieu. À l'aube de la Révolution tranquille, le passé apparaît comme «la plus forte et la plus durable attraction» de Québec, selon Jean Bruchési. Les aspirations collectives des Québécois trouvent également écho dans cette imagerie territoriale. En cette fin de siècle, l'écrivain Jacques Poulin, s'autorise un fantasme dans son roman *Chat sauvage* : le promontoire portant la terrasse Dufferin et le Château Frontenac, tel un porte-avions, largue les amarres et descend le fleuve, prêt à naviguer sur toutes les mers du monde. Quatre cents ans après Cartier, c'est encore à un avenir plein de promesses que nous sommes appelés, en prenant le large cette fois.

LE TRAVAIL DE LA NATURE

Ces propos, loin d'être exhaustifs, esquissent les traits majeurs du site de Québec. Ceux et celles qui l'approchent en remontant le fleuve Saint-Laurent ont d'abord l'impression de pénétrer dans une baie. En effet, une fois dépassée l'île d'Orléans, les rives du fleuve se resserrent, à peine distantes d'un kilomètre, et semblent fermer l'horizon. À droite, le regard s'arrête sur un promontoire dont le point culminant, le cap Diamant, atteint les 100 mètres. Cette saillie est en fait



Quebek, in Canada, gravure allemande rehaussée à l'aquarelle d'après un croquis de R.S.M. Bouchette. La ville est souvent comparée à Gibraltar. (Collection Jacques Saint-Pierre).

l'extrémité est d'une plate-forme oblongue que d'aucuns ont pris plaisir à imaginer comme une île ou une presqu'île. La colline de Québec, pour employer la désignation du géographe français Raoul Blanchard, s'étend depuis Cap-Rouge jusqu'à la basse-ville, soit une distance de treize kilomètres. Ceinte tout au long de falaises, une étroite banquette la borde du côté du fleuve tandis qu'au nord-ouest, la plaine de la rivière Saint-Charles s'appuie à l'escarpement. À l'arrière-plan, les contreforts des Laurentides avec leurs collines arrondies complètent le tableau. Une question se pose alors : quels phénomènes, quelles séquences d'événements, à l'échelle d'un temps plus que millénaire, ont été à l'œuvre ici?

C'est à la genèse des grands ensembles géologiques du territoire québécois que nous renvoie d'abord cet agencement paysager. La colline de Québec, composée de roches sédimentaires en couches fortement inclinées, témoigne de la mise en place des Appalaches voilà 450 millions d'années. Ces matériaux perturbés ont été transportés sur de longues distances et représentent en fait le front de la chaîne de montagnes. Ils se juxtaposent aux strates de grès, de calcaire et de schiste presque horizontales des environs de la Saint-Charles. Là, nous touchons les basses-terres du Saint-Laurent dont la formation remonte à quelque 500 millions d'années. Cette zone de contact est connue sous le nom de ligne de Logan. Les Laurentides, à l'horizon, appartiennent au Bouclier canadien. Aussi hautes que l'Himalaya à l'origine, elles sont constituées de gneiss et de granites vieux d'au moins un milliard d'années.

D'autres événements viennent retoucher le relief. S'il subsiste des zones d'ombre pour les périodes antérieures, on sait qu'au cours du dernier million d'années, d'immenses calottes glaciaires ou inlandsis recouvrent la région par intervalles. Au maximum de la dernière glaciation, il y a 18 000 ans environ, Québec et ses alentours reposent sous 3 000 mètres de glace. Un réchauffement du climat entraîne le retrait progressif de l'inlandsis qui cède le pas à une vaste mer intérieure. Cette étendue d'eau, la mer de Champlain, inondait la région jusqu'à la hauteur de Tewkesbury voilà 12 500 ans. Libérées du poids des glaces, les terres émergent peu à peu; la colline de Québec, telle une île, était visible il y a 10 000 ans. Le relèvement du continent et le retrait des eaux se poursuivent. Le fleuve Saint-Laurent et la Saint-Charles trouvent leur cours. La trame paysagère que va contempler Cartier est pratiquement mise en place depuis 5 000 ans lorsqu'il s'aventure dans l'estuaire laurentien.

Écritoire en plomb provenant de l'Abitation de Champlain. Photo : Éditeur officiel du Québec.

Cet emplacement de Québec jouit d'autres caractéristiques naturelles qui vont influer sur son occupation et sa mise en valeur. De celles-ci, il faut retenir le climat dont les premiers explorateurs ont tôt fait d'éprouver la rigueur. Car Québec a beau être située plus au sud que Paris et sous un climat dit tempéré, reste que la température hivernale peut descendre aisément sous les –25 °C et l'enneigement s'étendre de novembre à mars tout comme l'englacement du fleuve. En outre, le rétrécissement du Saint-Laurent, combiné à la présence des Laurentides, y introduit un régime particulier des précipitations et des vents dont l'influence, dans ce dernier cas, se fera sentir sur les conditions de navigation. Reste à voir comment, au cours de l'histoire, on a su apprivoiser et mettre en valeur ce lieu et son environnement.

UNE PORTE D'ENTRÉE

De par sa position sur le bas Saint-Laurent, à la limite des eaux salines, le site de Québec peut être qualifié de port de tête d'estuaire. À l'abri des vents et des vagues déferlantes, profitant des marées et de possibilités d'accostage en eaux profondes, c'est un site d'amarrage exceptionnel qu'ont tôt reconnu les premiers explorateurs. Par rapport aux havres acadiens, il a l'avantage d'être moins exposé aux incursions anglaises, mais surtout de donner accès, par le bassin des Grands Lacs, à l'immense territoire pelletier nord-américain.

Avec l'établissement de Samuel de Champlain, en 1608, Québec devient donc point d'arrivée et de départ des hommes et des marchandises en Canada. Les 10 000 immigrants qui franchissent l'Atlantique sous le Régime français aperçoivent presque tous les hauteurs du cap Diamant avant de s'établir à Québec ou autre part dans la colonie. En même temps que les nouveaux venus, arrivent les fournitures essentielles à la survie du pays, celles qui agrémentent un tant soit peu la vie des habitants, en plus d'un abondant courrier. La saison des voyages outre-mer déclenche une frénésie d'écriture, entre mars et mai, dans les officines des correspondants métropolitains. De ce côté-ci de l'Atlantique, même effervescence à l'automne, à tel point que mère Marie de l'Incarnation se dit usée par «la presse des lettres et des vaisseaux qui vont partir». Entre 1642 et 1760, environ 3 500 navires quittent Québec avec ces plis, quantité de fourrures, du blé si la colonie a dégagé des surplus, et avec ceux et celles qui décident, après tout, de retourner dans la mère patrie.

Au XIX[e] siècle, ils sont bien plus nombreux encore, au-delà d'un million d'individus, à souffrir la traversée et à débarquer en basse-ville. Rêvant de faire des affaires ou désireux de fuir les famines et les crises économiques, ils entrevoient le promontoire de Québec en soulignant parfois la beauté du site comme Catherine Parr Trail, mais toujours en espérant un monde meilleur. Âge d'or de Québec que les années 1800! Privés des ressources de la Baltique, à la suite du blocus continental de Napoléon, les Britanniques n'ont d'autres choix que de mettre à contribution les forêts nord-américaines. À l'aval des zones d'approvisionnement et jouissant d'une rade capable d'accommoder un grand nombre de navires de fort tonnage, Québec devient le terminus obligé des radeaux de bois descendant le fleuve depuis l'Outaouais. Avantage supplémentaire, la configuration du littoral, avec ses anses inondées à marée haute et précédées de larges battures à marée basse, est plus que propice aux opérations de manutention du bois équarri et à la construction navale. Les entrepreneurs disposent en outre d'une main-d'œuvre abondante qu'augmente tout nouvel accostage. Ainsi, le port devient une forêt de mâts et accueille certaines années jusqu'à 1 500 navires.

DES AVANTAGES QUI S'ESTOMPENT

Sans compétiteur à l'aval, le port de Québec ressent de plus en plus la concurrence de Montréal. Bien sûr, l'un et l'autre subissent les rigueurs du climat et l'englacement du fleuve qui retranche bien cinq mois à la saison de navigation. Mais d'autres facteurs, à la fois géographiques et technologiques, vont renforcer la position montréalaise. Avec le développement de l'Ouest, la cité fondée par Paul Chomedy de Maisonneuve se retrouve déjà, dans les années 1850, à la porte d'un vaste hinterland nord-américain rendu encore plus accessible par un système de canaux sur les Grands Lacs et par les premiers tronçons d'un réseau ferroviaire continental qui ignore Québec jusqu'à la fin des années 1870.

Favorisée jusque-là par l'étroitesse et la faible profondeur du chenal de navigation, Québec cède encore le pas chaque fois qu'on surcreuse le lit fluvial. On en parlait parmi les hommes d'affaires montréalais dès 1825;

Vue des Laurentides depuis les hauteurs du cap Diamant. Gravure anonyme, vers 1880. (Collection Jacques Saint-Pierre).

La construction des élévateurs à grains et l'aménagement de la papeterie de l'Anglo Pulp and Paper Company modifient de façon très importante le paysage de Québec. Photographe inconnu, vers 1930. (Collection Yves Beauregard).

les travaux de dragage se concrétisent en 1844 et encore en 1850 et 1853. Enfin, l'avènement de la navigation à vapeur et des navires à coque de métal facilite encore davantage le passage vers Montréal, en même temps qu'il sonne le glas de la construction navale dans la région de Québec. C'est un fait, les nouveaux bâtiments déjouent plus facilement que les embarcations à voile les caprices du vent et la force des courants. En dépit des avantages que lui a conférés la nature, Québec, jadis cerbère du Saint-Laurent, fait face, dans les dernières décennies du XIX[e] siècle, à une redéfinition de son rôle économique.

UN LITTORAL PAR TROP EXIGU

Outre sa position sur le Saint-Laurent, Québec doit composer à chaque temps de son histoire avec l'étroitesse de ses rives. On ne peut faire le tour du promontoire à sec, lorsque la marée est haute, tant la banquette est mince. Cette particularité incite sans doute Champlain à choisir la vallée de la Saint-Charles, beaucoup plus large, lorsqu'il projette la fondation de Ludovica, en 1617. Malgré l'assentiment du roi et quelques concessions à des ordres religieux, les résultats s'avèrent plutôt minces.

Tout au long du Régime français, marchands et commerçants privilégient le front d'eau laurentien en dépit de son exiguïté. Le terrain y est tout de même suffisant pour qu'un quadrillé de rues apparaisse et, à défaut d'espace, les résidences et les magasins gagnent en hauteur. Aussitôt après l'incendie de 1682, qui consume une forte proportion des habitations du secteur, l'intendant Jacques de Meulles et l'hydrographe Jean-Baptiste Franquelin prévoient cependant l'extension de la zone portuaire. Ce projet, comme tant d'autres, ne verra pas le jour. Seuls l'aménagement du chantier du Cul-du-Sac, à partir de 1747, et l'édification d'ouvrages défensifs à l'approche de la Conquête, modifient sensiblement la ligne de rivage.

Au XIX[e] siècle, l'expansion sans précédent des échanges commerciaux, qui repose sur des navires dont le gabarit ne cesse de croître, rend obsolètes les installations existantes. Pour le commerce du bois et la construction navale, pour la consignation de marchandises variées et l'accueil des immigrants, on aménage les anses, on construit des quais, on bâtit des entrepôts. Tout le littoral, depuis les bords de la Saint-Charles jusqu'à l'anse des Mères et pareillement sur la rive sud, est réorganisé. À la fin du siècle, le secteur de la basse-ville, en façade du fleuve, a plus que doublé en étendue. Et il n'y a plus de rupture jusqu'au faubourg Saint-Roch, car des travaux de remblayage ont prolongé la côte de la Canoterie et permettent l'ouverture de nouvelles rues.

La fin du siècle entraîne d'autres modifications du paysage riverain. Pour contrer la concurrence montréalaise, les autorités du havre entreprennent, dans les années 1880

Wolfe's Cove, gravure publiée dans *Picturesque Canada*, 1882, p. 47. La colline de Québec est formée des roches sédimentaires en couches fortement inclinées. (Collection Jacques Saint-Pierre).

et 1890, d'importants travaux de modernisation des installations portuaires. Des opérations de dragage, l'ajout de quais, d'entrepôts et d'élévateurs à grains et la construction de bassins à l'embouchure de la rivière Saint-Charles rendent la capitale plus compétitive sans qu'elle retrouve sa prépondérance à l'échelle continentale. Entre 1925 et 1931, un ensemble de jetées et de bassins s'ajoute, à l'anse Wolfe en contrebas des plaines d'Abraham, et permet l'accostage des navires de croisière.

À la même époque, c'est aussi pour les besoins de l'industrie qu'on empiète sur l'estran quand l'Anglo Pulp and Paper Company installe sa papetière à l'entrée de la rivière Saint-Charles. Voilà qui préfigure les débordements routiers et autoroutiers des années 1960 et 1970, dans la baie de Beauport et dans le secteur du Cap-Blanc.

VUE D'EN HAUT ET VUE D'EN BAS

Le site de Québec se distingue encore par sa singularité topographique. Le promontoire et sa banquette littorale impressionnent vus du fleuve, mais davantage lorsqu'on met pied à terre. Le botaniste Pehr Kalm, lors de son équipée de 1749, affirme qu'en regardant la basse-ville depuis le château Saint-Louis, on peut être saisi de frayeur. Et si on observe le château à partir du rivage, il semble placé dans les nuées. Clivage spatial donc, qu'accompagne, dès les débuts de la colonie, un partage des fonctions urbaines. Clivage spatial auquel se surimposent, peu à peu, des disparités sociales.

De prime abord, le cap est là, tel le Gibraltar de l'Amérique, pour contrôler l'entrée du fleuve et protéger les établissements au pied de la falaise. L'écrivaine américaine Willa Cather, en fait dans son roman *Shadows on the Rock*, l'ange tutélaire de la ville. N'empêche que le plateau ceinturé de falaises, aussi inaccessible qu'il paraisse, demeure vulnérable à l'ouest lorsqu'il s'abaisse et s'ouvre vers Cap-Rouge. C'est une faiblesse que les autorités coloniales tentent de minimiser par la construction de remparts successifs qui, à chaque étape d'édification, enserrent la haute-ville et contraignent ses limites et celles des faubourgs. Mais, une fois de plus, la falaise ne tiendra pas ses promesses. Cartier y voyait or et diamants; il récolta quartz et pyrite de fer. Jugée infranchissable par les militaires et les ingénieurs français, c'est elle

Ce plan de Québec en l'année 1709 de Jacques Levasseur de Néré préfigure déjà l'aspect du quartier du port après les remblayages de la fin du XVIII[e] siècle. (Archives nationales du Québec à Québec, cartes et plans, copie d'archives françaises n° 26).

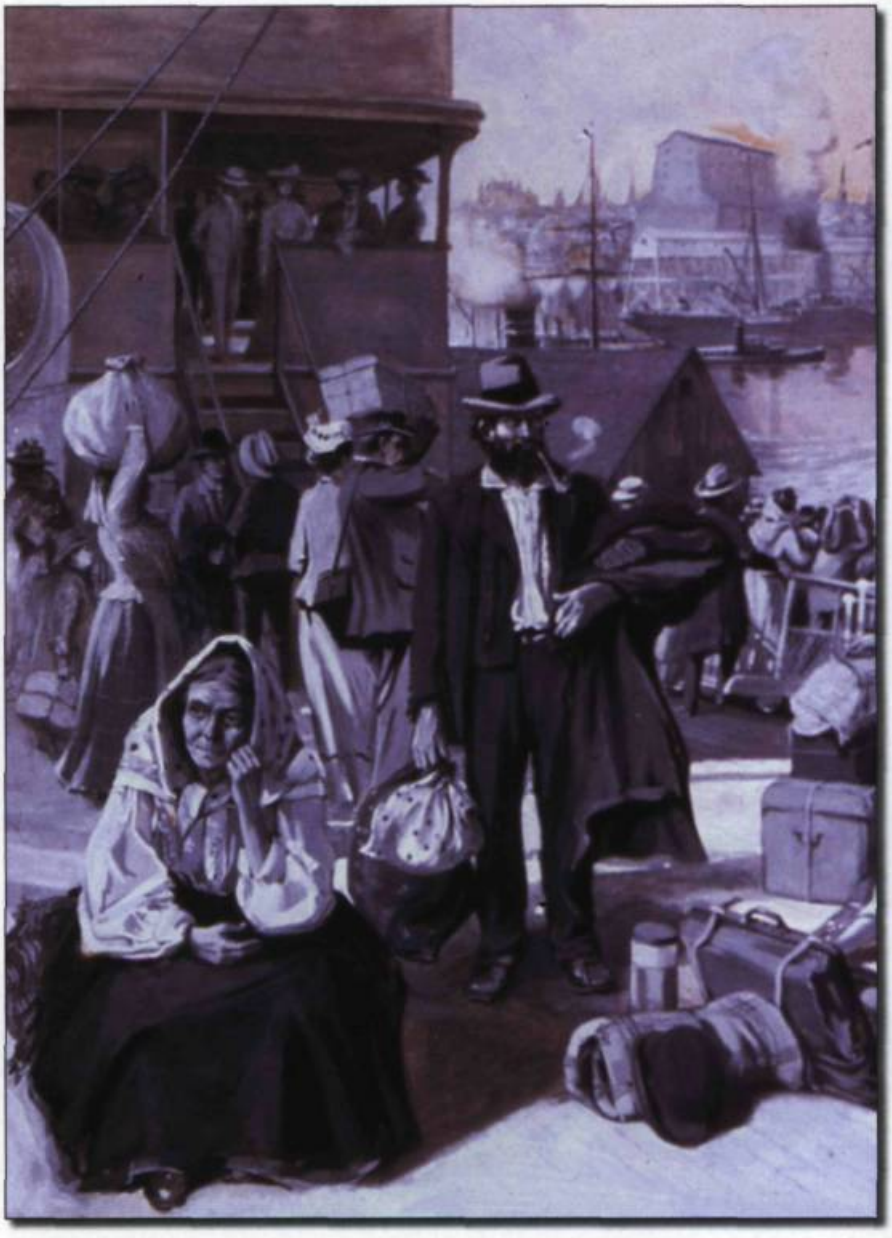
que les soldats britanniques escaladent avec succès avant d'assiéger Québec, en 1759.

Si elle assume l'essentiel des fonctions défensives, et ce, depuis l'époque de Champlain jusqu'au retrait de l'armée britannique, en 1871, la haute-ville est également reconnue comme le cœur administratif, civil et religieux, de la colonie, puis de la province. Les activités à caractère économique sont plutôt l'apanage de la zone portuaire, en contrebas; là se pressent les marchands et les commerçants. Sous le Régime français, ils y tiennent la plupart du temps résidence et boutique. Quant aux environs de la Saint-Charles, ils accueillent les premières industries du pays et les commencements d'un faubourg ouvrier. L'âge d'or du commerce du bois et de la charpenterie navale, au XIX^{e} siècle, et la reconversion manufacturière du siècle suivant respectent cette répartition, mais les écarts sociaux sous-jacents s'exacerbent. Si l'on est marchand ou industriel, membre des professions libérales ou fonctionnaire, on préfère la haute-ville, les secteurs les plus élevés de la colline hors les murs ou les retraites champêtres du chemin de Cap-Rouge. Comme l'indique le géographe français Raoul Blanchard, dans les années 1930, «moins on est à l'aise, plus on s'éloigne des hauteurs». Aussi, les ouvriers et leur famille se rassemblent-ils dans les faubourgs de la Saint-Charles et sur les basses terrasses de la colline de Québec qui les dominent.

S'il existe un thème géographique récurrent dans la production romanesque qu'a inspirée la ville, c'est bien cette démarcation à la fois physique et sociale de l'espace. Elle s'exprime tantôt en filigrane, tantôt avec prégnance. Dans les œuvres de Roger Lemelin, citons *Au pied de la pente douce*, dans le roman plus récent de Jean-Pierre Charland, *Un viol sans importance*, n'agit-elle pas pratiquement comme le moteur de l'intrigue, comme l'élément qui scelle en quelque sorte le destin des personnages? Les fictions des dernières années nous invitent à voir la ville à travers les effets de la gentrification des vieux quartiers. Si la revitalisation amoindrit les écarts paysagers entre la basse-ville et la haute-ville, elle n'occulte pas toujours les différences de niveau de vie.

UN HÉRITAGE À PRÉSERVER

Aussi bref soit-il, cet aperçu des paysages de Québec laisse voir ce qu'ils doivent au travail de la nature et à la persévérance humaine. Nous avons insisté sur la situation exceptionnelle de l'endroit, comme porte d'entrée de l'immense continent nord-américain et point d'accès à ses richesses. Le site lui-même est plus qu'imposant, car il juxtapose un promontoire majestueux à une mince bande littorale. Voilà qui crée cet esprit des lieux que traduisent les narrations des explorateurs, les récits des voyageurs, les propos des épistoliers et la prose des romanciers.



L'arrivée d'immigrants à Québec, aquarelle de Sydney Higham, vers 1900. (Archives nationales du Canada, C-150183, Collection de Canadiana Peter Winkworth).

Une telle scène retient, bien entendu, une part d'éternité, mais à l'échelle historique, elle peut être éphémère. Pensons à la transformation des rives du fleuve et de la rivière Saint-Charles depuis 100 ans. L'enjeu ici suppose que l'on s'interroge sur les affectations du sol urbain et que revienne sans cesse à l'ordre du jour ce qu'il nous importe, collectivement, de préserver. ◆

Andrée Héroux est géographe.